

## La tache aveugle

Marcel Labine

---

Numéro 47, hiver 1991

Des marques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14968ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Labine, M. (1991). La tache aveugle. *Moebius*, (47), 63–72.

## LA TACHE AVEUGLE

Marcel Labine

### I

Ce matin-là elle se précipita sur lui dès qu'elle le vit se diriger vers son cabinet. Il y avait bien là quelques personnes dont l'état aurait demandé plus d'attention, plus de soins, mais qu'importe, il fallait qu'elle le rencontre. Elle se disait qu'il devait la recevoir. S'imaginait-elle que les choses iraient ainsi? Qu'il suffisait de se présenter, de lui dire à l'oreille combien elle souffrait et comment toutes ces petites taches brunes étaient revenues la nuit dernière? De même que la précédente? Qu'il suffirait de lui raconter comment cela lui couvrait la peau de façon telle qu'il lui était impossible de bouger, se contentant tout au plus de fixer le plafond de sa chambre et de souffrir dans l'obscurité? Tout cela suffirait-il ce matin-là?

Depuis le temps qu'elle arrivait de cette façon, deux jours sur trois, haletante, éperdue, pressante, il savait qu'il n'y pouvait rien, qu'il allait encore une fois la faire asseoir devant lui et tenter de la calmer. Il savait aussi qu'il aurait de nouveau à extraire de l'énorme classeur le dossier qu'il fallait. Finalement, il la regarderait presque dans les yeux lui expliquant que tous les examens, tous les tests, toutes les analyses n'avaient jamais rien donné et qu'à bien y penser,

avec attention et patience, il lui faudrait admettre qu'elle n'avait rien. L'admettrait-elle ce matin-là?

Les choses en étaient là entre eux. C'était une patiente qui savait s'expliquer, s'étendre sur ses moindres souffrances. Au début il avait tout noté dans le dossier, car c'était un médecin exemplaire. Il n'était pas question de prendre ses paroles à la légère; cette femme souffrait et ce n'était pas parce qu'il n'avait pas vu jusqu'à présent les petites taches sombres sur la peau de cette patiente qu'il fallait y porter une attention réduite.

Il arrive souvent dans la pratique hâtive de la médecine de passer outre aux petits détails que les patients ne cessent de faire remarquer. D'ordinaire, dès qu'on s'y attarde, le patient n'en reparle plus. Mais avec elle, cela ne s'était pas déroulé de cette façon. Ainsi, durant les premiers mois de leurs rencontres, il avait bien pris soin de lui poser quantités de questions. Ces taches qu'elle disait sombres et qui, paraît-il, la paralysaient, comment étaient-elles? Sensibles? Avec de petits renflements? Et la température dans ces moments-là? et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle convienne qu'à toutes fins utiles elle n'avait presque rien observé, presque rien entrevu. D'une certaine façon cela semblait la rassurer et alors elle quittait le cabinet dans un état de calme relatif se disant que la fois suivante, le lendemain peut-être, elle pourrait, au risque d'être intarissable, lui en dire bien davantage.

C'est ainsi qu'avec le temps, elle avait appris à observer plus attentivement le déroulement des apparitions. Elle avait fini par lui décrire par le menu tout ce qui se passait. D'abord, il y avait comme une fine pellicule d'humidité, là aux épaules. Et très rapidement cela gagnait le dos, puis les fesses et les jambes. C'était toujours à ce moment qu'elle se levait, se mettant devant la glace pour mieux regarder la suite. Elle se tenait debout et attendait. Il suffisait de quelques instants seulement pour que ses jambes faiblissent et qu'il lui faille reprendre le lit. C'était là que tout se passait: au ventre en premier et ensuite aux bras puis aux pieds, aux épaules puis aux cuisses. De toutes petites taches, presque anodines, symétriques, indolores. Ce qui lui faisait mal semblait pousser du dedans, sous la peau. Tout cela, elle le

lui avait dit et il avait tout noté, puis tout relu car depuis quelques mois elle lui apportait son cahier de nuit. Au début, il avait pensé à une triste blague, à de l'ironie déplacée. Il s'étonnait de voir que tout avait été rédigé dans une écriture fine et régulière, un peu comme si la main qui avait tracé les phrases avait été menée par un projet tout à fait raisonné. L'écriture était assurée, il le voyait. C'était lorsqu'il relisait ses propres notes qu'une sorte d'affolement le prenait. Son écriture ne lui ressemblait pas. Elle avait l'allure d'une main d'écolier pressé par le débit trop rapide de la maîtresse lisant une dictée. Dès ce jour il mit tout en oeuvre pour feindre la distance et l'inattention afin de bien lui faire comprendre que tout cela ne mènerait nulle part et qu'il valait mieux pour elle qu'elle changeât de médecin. Les choses en étaient là le matin où elle se précipita sur lui dès qu'elle le vit se diriger vers son cabinet.

Évidemment il n'était pas aisé pour un homme comme lui de quitter ses positions, d'avouer, ne fût-ce qu'implicitement, qu'il ne pourrait rien pour elle et que bien pire, lui faire comprendre en définitive, qu'elle n'avait rien, qu'elle n'était pas malade. C'est ainsi qu'il aurait voulu lui parler et c'est ainsi qu'allongé chez lui, très tard le soir, il reformulait sans cesse ses phrases, se disant que la prochaine fois, lors du prochain rendez-vous, il lui avouerait tout, comme ça de but en blanc, pour la surprendre, pour ne pas lui laisser le temps d'amorcer même la première phrase. Il en rêvait presque.

Cette nuit-là donc, il prit la résolution suivante : dès qu'elle entrerait, sans même la faire asseoir, il la ferait taire. Il garderait à ce moment-là, la douceur habituelle de sa voix, car il ne s'agissait pas de l'apeurer. Non, son but premier c'était de la faire sortir de son cabinet. Il le ferait, il en avait la certitude. Et ce n'était pas l'heure avancée de la nuit non plus que l'état de demi-sommeil dans lequel il se trouvait qui allaient empêcher que cela ne se produise le lendemain. Il avait trop de fois relu les pages de chacune des séances pour se laisser arrêter dans son projet. Le corps de cette femme ne souffrait pas. Il en avait la conviction profonde. Il se disait qu'une femme souffrante ne pouvait avoir cette allure, ce port de tête, cette élégance. Avec le temps, il avait

fini par associer la maladie à la laideur ou à quelques difformités. Il avait même fini par croire qu'il lui était maintenant possible de déceler dès le premier regard, dès l'entrée d'une nouvelle patiente, les sources de la maladie. Tout cela, pensait-il, était une question de détails. Dans le cas présent il suffisait de remarquer comment elle allumait ses cigarettes, se croisait les jambes, s'assoit ou passait avec lenteur le doigt sur le rebord de son pupitre. Non, elle ne pouvait pas souffrir. Pour des raisons qu'il ne parvenait pas encore à saisir, elle avait dû inventer tout cela. Il s'était même surpris, il y avait de cela quelques nuits, à imaginer que tout n'était qu'une vaste machination faite dans l'unique but de le rencontrer, lui et personne d'autre. Cette idée lui avait traversé l'esprit, il est vrai, mais cela n'avait aucun sens. Il fallait demeurer raisonnable. Il lui faudrait, pensait-il, chercher ailleurs. Mais où? Où trouver la clé de l'énigme et la paix définitive? Il fallait bien qu'il finisse par se l'avouer: ce cas précis lui rendait la vie très pénible. C'était moins le temps qu'elle lui prenait dans son cabinet ou le nombre des visites qu'elle lui imposait qui le rendait malade, que ce petit cahier de nuit qu'elle lui avait laissé pour lecture afin qu'il tente, lui, à la lumière de ses mots à elle d'y voir plus clair.

La première fois qu'il y avait jeté un regard cela avait été fait avec la nonchalance de ceux qui vous disent oui oui mettez ça là, nous regarderons cela plus sérieusement tantôt. Ce n'est que bien après son départ qu'il avait aperçu, sur le coin le plus éloigné de son pupitre, le petit cahier de nuit oublié.

Il avait d'abord cru à un véritable oubli. L'état de calme relatif dans lequel elle se trouvait vers la fin de la rencontre le lui avait fait penser. Ainsi, c'est avec une curiosité presque amusée qu'il s'était mis à feuilleter le cahier de nuit. Ce n'est que vers la moitié du texte qu'il comprit qu'il avait entre les mains une sorte de journal intime. Cela n'avait rien à voir avec un vulgaire cahier de notes médicales.

Cela le mit dans un état de malaise et d'inconfort proche de la gêne. À son insu il avait porté sur ces textes un oeil de voyeur qui ne pouvait d'aucune façon trouver de justifica-

tion. Il était entré dans un lieu qui ne concernait qu'elle seule.

Le lendemain peut-être, la prochaine fois dans tous les cas, il lui remettrait cela en lui disant que de toute manière ce n'était pas utile, il y avait bien jeté un coup d'oeil, mais en définitive peut-être valait-il mieux, encore une fois, s'en remettre aux examens.

## II

De façon tout à fait inattendue il en était presque arrivé à souhaiter sa venue. Ce n'était pas qu'il s'inquiétait d'elle, c'était plutôt que ce petit cahier de nuit l'encombrait. Il ne lui trouvait de place nulle part. On ne pouvait le ranger dans le classeur, non plus qu'il ne pouvait le conserver chez lui. Il fallait qu'elle le reprenne le plus tôt possible. Elle tardait à revenir et cela lui sembla anormal. Que lui était-il arrivé? Sa maladie, véritable peut-être, l'avait-elle emportée? Il demanda donc qu'on tente de la contacter, qu'on la retrouve. Bref, il fit faire des démarches. Mais tout cela fut vain. Il laissa filer le temps puis s'imagina que dans le meilleur des cas elle avait, selon ses propres conseils, choisi de rencontrer quelqu'un d'autre.

Il ne lui restait donc dorénavant que les petites traces régulières de son écriture qui racontait par le menu une vie qui, à tout considérer, n'avait rien de bien énigmatique. Elle avait eu, comme on dit, des parents et une enfance semblables à la majorité des personnes de son âge et de sa condition. Elle avait eu, au temps de ses études, des amis en nombre suffisant pour lui faire croire à une forme de pérennité des liens affectifs. Elle avait rencontré quelques hommes et quelques femmes dont elle s'était suffisamment éprise pour partager durant quelque temps ce qu'il fallait bien appeler une vie commune. Elle n'avait pas eu d'enfant. Quant au travail, il avait été sans histoire. Cela se résumait à de banals emplois dont l'énumération lui avait sans doute paru inutile. Elle avait tout juste écrit: "travaille beaucoup" ou par endroits: "chômage", ou encore: "cherche petite occupation".

À la première lecture tout cela ressemblait à s'y méprendre à un journal intime. Mais lorsqu'il se rendit compte que

cela composait, fabriquait l'image d'une vie écrite, avec tous ses clichés et ses vraisemblances, pour la forme, il eut des doutes quant à la véritable utilité de ce cahier. Il était aisé d'en prévoir les conséquences. Elle désirait lui parler, peut-être pas de ces petites taches sombres, mais davantage de tout son passé, de tout ce qui n'avait pu être écrit. Il comprit alors qu'il croulerait sous les malheurs, les drames et les crimes enfouis.

Car c'était bien de crimes qu'il s'agissait. Tout cela, il est vrai, n'était fait que par allusions, par petites touches. Ainsi, avait-elle écrit au beau milieu d'une page cette simple phrase: «Il n'y a que dans la fuite que je parviendrai à trouver la paix définitive; ce que je porte, nul n'en saura jamais rien, sinon je suis morte». Rien d'autre sur cette page et cela avait suffi pour qu'il en arrive à imaginer le pire. Et le pire dans le cas présent c'était bien la plus grande culpabilité. Il avait la certitude, tellement il avait relu ce texte depuis leur dernière rencontre, que cette femme cachait dans son corps un secret inoui.

Bien sûr il aurait dû s'apercevoir que tout ce qu'il croyait voir là dans ce texte n'y était peut-être pas. De cette façon il aurait débusqué plus rapidement la profonde culpabilité qui l'assaillait. Si quelqu'un avait eu quelque chose à cacher, si quelqu'un avait pu écrire cette phrase, c'eut été lui. D'ailleurs si on y regarde de plus près, ne serait-il pas possible de constater que l'écriture, sa forme même, la pression de la main, l'application de la personne qui avait tenu la plume au moment de la rédaction laissaient supposer quelque'un pressé de s'exécuter, de suivre la dictée d'une lointaine maîtresse? Il ne faudrait pas imaginer pour autant qu'il avait écrit cette phrase. Non, ce qu'il fallait observer, c'était la vitesse avec laquelle cette phrase avait dû être écrite. Avait-elle suivi à la lettre les indications d'une voix maintenant disparue? Avait-elle voulu imiter le personnage de l'écolière soumise et obéissante. C'était tout cela qu'il ressentait inlassablement, le soir très tard, étendu chez lui en repensant sans trop savoir pourquoi à la façon qu'elle avait de passer l'ongle délicatement sur le rebord de son pupitre, les dernières fois qu'elle était venue le rencontrer.

Tout cela l'accablait, lui faisait perdre le sommeil et tout sens de la vraisemblance. Il ne s'endormait que très tard en se disant que le lendemain, reposé et lucide, il relirait les dernières pages et qu'il trouverait cette fois la clé de l'énigme, la paix définitive. À aucun prix il ne fallait que la fatigue de sa pratique ou les remontées de son passé, même celle d'un désir inavouable, ne viennent troubler le calme d'une vie qui jusque-là avait été toute entière dévouée à la guérison. Il lui fallait donc utiliser ce qui lui restait de forces aux seules fins possibles: ne rien dénaturer de la réalité, cette femme qui souffrait devant lui ne lui avait demandé qu'une écoute bienveillante. Il y mettrait toutes ses énergies même au prix des découvertes les plus sombres, les plus douloureuses.

Au réveil, avant même de sortir du lit, il s'empara du cahier de nuit abandonné sur la table de chevet et se mit à relire calmement les dernières pages qu'elle lui avait laissées. Cela commençait ainsi : «Lorsque je me suis éveillée ce matin, il n'y avait plus rien sur ma peau; c'était un peu comme si les rêves de la nuit avaient effacé jusqu'au souvenir même du secret; c'était comme si à mon insu les personnages de la photographie ancienne s'étaient littéralement évanouis». Il ne comprit pas tout de suite ce qu'il venait de lire. Il n'était même plus certain d'avoir lu ces quelques lignes, la veille. Il s'imagina subitement les avoir écrites durant son sommeil tellement l'encre semblait jeune, fraîche, presque humide. Peut-être avait-il ce matin l'esprit confus? Et si ce n'était pas le cas, comment se faisait-il qu'il n'avait pas jusqu'ici porté attention à cette photographie qui, à en croire ces lignes, recelait dans ses traits le secret de ces pages?

Il s'imagina donc que, s'il pouvait mettre la main sur cette image, l'enquête qu'il menait s'éclaircirait. Il lui fallait bien l'admettre maintenant: ce qu'il faisait depuis le début de leurs rencontres était bien éloigné du travail de guérison. Depuis les origines, depuis les commencements, sa posture n'avait-elle pas été celle d'un officier de l'ordre? D'une certaine manière lorsque cela devint évident, il se sentit soulagé. Les termes de l'enquête se précisaient donc: cette femme malade fuyait l'ordre et la justice! Cela était



certain! Les preuves viendraient appuyer rapidement son raisonnement. Pour le moment, il lui suffisait de retrouver cette photographie. Il y mettrait tous ses soins.

C'était sûrement ce genre de photographie de famille où l'on se voit comme à l'époque de sa jeunesse, le père debout, bien droit, juste en retrait de la mère assise là devant pendant que tout près, par terre, l'enfant oubliant l'objectif de la caméra, semble s'amuser d'un objet dont il est encore impossible de comprendre la nature. C'était un cas classique. Les choses seraient simples. Il lui suffisait d'un peu de patience, d'un peu de temps et tout rentrerait dans l'ordre. Les taches disparaîtraient au moment même où il s'emparerait de cet objet.

Évidemment lorsqu'il décida de tout rédiger aux fins du rapport qu'on lui demanderait en haut lieu, il s'embrouilla un peu. Il confondit les dates et les faits. Pendant trois mois, écrivait-il, il l'avait prise en filature, allant partout où elle allait, notant tout ce qu'elle faisait, la photographiant même à son insu. Pendant trois mois, il avait refait, à même ses observations, tout le passé de cette femme. Il souhaitait maintenant être arrivé au bout de ses peines. Il trouverait la paix définitive et la clé de l'énigme. Ainsi ce matin-là c'est avec euphorie qu'il sortit de chez lui, portant sous son bras son précieux cahier de nuit.

### III

Lorsqu'il arriva à son cabinet, elle n'y était pas encore. Il dut, avec d'autres inconnus, attendre dans cette salle qu'il connaissait bien. Cela lui sembla sans fin. Et c'est en caressant du bout de ses doigts les petites photographies enfouies entre les pages qu'il trompa l'ennui.

Soudainement elle apparut, ELLE, grande et rousse, le front parsemé de petites rousselles que la saison chaude accentuait.

Elle ne le vit pas tout de suite et il dut encore une fois se précipiter sur elle, la suppliant de le laisser entrer le premier. Elle eut l'air agacé par cet empressement bien qu'elle eut l'habitude avec lui de s'attendre au pire. Elle céda enfin, le fit entrer et, jetant sur la salle un regard circulaire presque honteux, ferma la porte.

Elle lui demanda de s'étendre, comme elle le faisait toujours. Et lui comme d'habitude, la gêne le saisissant, refusait. Cela avait presque les allures d'un jeu si bien qu'à la fin, il se trouvait toujours dans la posture demandée. Il s'étendait là sur le divan. Elle le regardait presque dans les yeux lui expliquant que cette fois-ci elle prendrait bien soin de tout noter ce qu'il lui dirait. Elle contournait alors ce lit étrange, s'emparait d'une chaise droite qu'elle plaçait en retrait, derrière lui de façon à ce qu'il ne la voie pas. Elle s'assoyait, ouvrait son petit cahier en lui demandant comme à l'accoutumée : «Montrez-moi encore vos photos de jeunesse, il ne me semble pas les avoir toutes vues, allez, montrez-les moi.» Et c'était avec un soin infini que, glissant ses doigts entre les pages de son cahier de nuit, il lui présentait ce vieux cliché taché et tout jauni. Il allongeait alors le bras et lui tendait l'objet comme s'il s'était agi du plus précieux des bijoux. Et comme à chaque fois, elle lui soufflait à l'oreille: «Vous reconnaissez-vous dans cette image, vous reconnaissez-vous?» Et lui, repliant le bras, déposant sa main plissée sur son cahier de nuit, le regard fixé sur les taches nouvelles qui semblaient apparaître sur ses doigts, se contentait de garder le silence.

